

# GRAMMAIRES FLOUES

Bernard COMBETTES

Une des conséquences de « l'introduction de la linguistique » dans l'enseignement du français a été d'orienter les activités de grammaire vers les « manipulations », la pratique de la langue ; dans le meilleur des cas, il s'agissait, comme le suggère le Plan de rénovation pour l'école élémentaire d'amener les élèves à « la découverte des lois élémentaires de la syntaxe par la manipulation organisée d'énoncés qui les mettent en œuvre ». Or, laisser les élèves construire la grammaire à partir de leurs intuitions, de leurs pratiques, soulève évidemment le problème de la diversité des usages et des jugements de grammaticalité ; cette diversité est acceptée par certains, prise même comme point de départ :

*« Les énoncés d'élèves, dans leur maladresse, les textes qu'ils écrivent, dans leurs trouvailles, mais aussi leurs insuffisances, peuvent servir une pédagogie qui ne se contente pas de proposer comme des modèles les phrases du maître, mais qui, fondée sur une pratique effective de la langue, considère celles des élèves comme un document, sur lequel s'exerce la réflexion commune » (1).*

Dans la réalité, que constate-t-on ? Souvent, en fait, le retour à des dichotomies assez brutales, qui rappellent fortement les classements (correct/incorrect, bon/mauvais...) de la grammaire normative. L'impression générale laissée par la plupart des manuels est que tout va « tourner rond », que les locuteurs seront d'accord — par quelle opération magique ? — pour proposer un jugement identique sur un corpus de phrases. Les observations, les classements, les règles que l'on veut faire découvrir aux élèves, portent sur un modèle de langue bien précis ; y a-t-il place pour les écarts ? Nous ne le pensons pas. Que se passe-t-il si une partie des élèves « n'accepte » pas, intuitivement, telle ou telle transformation de phrase, ou, au contraire, accepte fort bien telle structure qui peut sembler agrammaticale à l'enseignant ?

Ne jetons pas la pierre à la « linguistique » ; la notion de degrés de grammaticalité ne lui est pas inconnue, bien au contraire. La plupart des travaux de syntaxe la prennent en considération : que l'on observe les nota-

---

(1) Pour une réforme de l'enseignement du français, I.N.R.D.P., 1975.

tions comme : \*, ?, ??, \*?, \*\*, etc., qui tentent de traduire le fait que le clivage entre le grammatical et l'agrammatical est loin de s'apprécier en termes de vrai ou de faux. Mais ces variations sont souvent renvoyées au niveau de la performance individuelle, au domaine du « contexte », à l'accessoire : la règle s'applique ou ne s'applique pas, l'acceptabilité joue ensuite, suivant les circonstances.

1. Certains linguistes, partant justement de l'insuffisance sur ce point des études transformationnelles « classiques », mettent au contraire l'accent sur les « fluctuations », les degrés d'acceptabilité, et font de cette idée de degré l'objet même de la théorie linguistique : c'est l'existence d'une gamme, d'une hiérarchie (de la phrase acceptable à la phrase non-acceptable) — et, par là-même, l'existence de divergences entre les locuteurs — qu'il convient d'observer et d'expliquer. Il nous a semblé utile de présenter et d'illustrer cette tendance en linguistique : il y a peut-être là un moyen de travailler sur le problème que nous signalions plus haut, celui de la diversité des intuitions.

Comme l'écrit G. Lakoff :

*« Quiconque a donné ou reçu un cours d'introduction à la syntaxe, peut vous dire que les locuteurs ne portent pas toujours des jugements clairs ou uniformes sur la bonne formation des phrases ou sur leur sens. Presque chaque phénomène syntaxique ou sémantique possède une zone d'ombre où les jugements des locuteurs sont peu clairs en ce qui concerne le sens et la bonne formation »* (Lakoff, 1973, 271).

Le terme de « grammaire floue » que Lakoff proposera pour désigner un nouveau type de grammaire capable de décrire ces phénomènes répond évidemment à celui de « logiques floues » (fuzzy logic), appelées aussi logiques plurivalentes ; contrairement à la logique bivalente qui n'admet que deux valeurs (vrai ou faux) pour une proposition, les logiques floues acceptent une multiplicité de valeurs, entre le vrai et le faux, constituant ainsi des degrés de vérité.

Ou, si l'on transpose en termes d'« ensembles » : alors que la théorie classique des ensembles considère qu'un individu appartient ou n'appartient pas à un ensemble, la théorie des ensembles flous considère qu'un individu appartient à un certain degré à un ensemble donné (2).

Ainsi, prenant d'abord ses exemples dans le domaine sémantique, Lakoff propose-t-il de considérer qu'une unité va appartenir « plus ou moins » à une classe ; quels sont les termes qui entreront dans la catégorie « oiseau » ? *Rouge-gorge, aigle*, sont, à coup sûr, de cette catégorie ; *poulet, canard, oie*, le sont sans doute moins ; *pingouin, pélican*, moins encore ; *chauve-souris*, « presque pas » ; d'où une sorte d'échelle sur laquelle s'établiraient des degrés de vérité :

---

(2) Nous n'examinerons pas ici cette théorie des ensembles flous. Une bonne présentation de cette question et des applications syntaxiques proposées par Lakoff est faite par G. Kleiber et M. Riegel (1978).

- a — *un rouge-gorge est un oiseau* — : vrai.  
 b — *un poulet* \_\_\_\_\_ : moins vrai que a).  
 c — *un pingouin* \_\_\_\_\_ : moins vrai que b).  
 d — *une chauve - souris* \_\_\_\_\_ : faux, ou, pour le moins, très loin de vrai.  
 e — *une vache* \_\_\_\_\_ : faux.

2. Cette notion de « hiérarchie », de degrés inhérents aux phénomènes linguistiques ne concerne évidemment pas que la sémantique ; le domaine syntaxique en est aussi un champ d'application ; c'est même ce domaine qu'a particulièrement étudié Lakoff, en essayant de montrer qu'une dichotomie du type : « une règle s'applique ou ne s'applique pas » est insuffisante ; les règles s'appliquent à un certain degré ; de même, les éléments grammaticaux ne sont pas conçus comme membres ou non-membres d'une catégorie, mais comme y appartenant à un certain degré.

Pour illustrer avec plus de précision cette notion de « degrés » d'application d'une règle, dans le domaine syntaxique, nous prendrons l'exemple des « constructions détachées », constructions que l'on retrouve, dans la plupart des ouvrages, sous des rubriques différentes ; en réalité, il nous semble possible de relever des points communs entre les cinq structures suivantes :

- A : Subordonnée « circonstancielle » : *Lorsqu'il est arrivé, il a pris la parole.*
- B : Nominalisation « circonstancielle » : *A son arrivée, il a pris la parole.*
- C : Gérondif : *En arrivant, il a pris la parole.*
- D : Apposition : *Arrivé en retard, il a pris la parole.*
- E : « Construction absolue » : *Les mains dans les poches, il a pris la parole.*

Nous ne nous intéressons pas ici à « l'origine » de ces constructions ; considérera-t-on qu'il y a, dans chacune de ces phrases, une phrase enchâssée, du type : il est arrivé, qui subit diverses transformations, de nominalisation, d'effacement, etc. ? Ce qui va retenir notre attention, c'est le rapport qui peut — qui doit, dans certains cas — exister entre les « groupes détachés » et un autre constituant de la phrase. Prenons l'exemple de la construction E : *Les mains dans les poches, André regarde Henri* ; le syntagme les mains « renvoie », si l'on peut dire, à André et non à Henri, et une phrase de base sous-jacente pourrait être : *André a les mains dans les poches*, et non : *Henri a les mains dans les poches*. De même, le gérondif, dans : *En arrivant, André a parlé avec Henri*, est en rapport avec le sujet syntaxique de la phrase, André (= *André est arrivé et a parlé avec Henri*). On notera tout de suite que, pour les deux premières constructions, du moins, cette référence à un élément de la phrase n'est évidemment pas obligatoire : la subordonnée, ou la nominalisation, peut « se suffire » à elles-mêmes : *Quand André est arrivé, Henri a parlé / A l'arrivée d'André, Henri a parlé*. Cette dernière possibilité ne sera pas envisagée ici ; nous ne prenons en considération que le problème de la référence à un élément de la proposition.

Le cas le plus simple est évidemment celui des phrases dans lesquelles le groupe sujet n'entre pas « en concurrence » avec d'autres constituants ; des compléments peuvent se trouver dans la phrase, mais, pour des raisons diverses, essentiellement pour des causes sémantiques, ne peuvent être compris comme renvoyant à la construction détachée :

- |  |   |   |
|--|---|---|
| <ul style="list-style-type: none"> <li>— A. <i>Lorsqu'il est arrivé,</i></li> <li>— B. <i>A son arrivée,</i></li> <li>— C. <i>En arrivant,</i></li> <li>— D. <i>Arrivé en retard,</i></li> <li>— E. <i>Les mains dans les poches,</i></li> </ul> | ] | <ul style="list-style-type: none"> <li><i>il a parlé longtemps.</i></li> <li><i>il a parlé longuement de ce problème.</i></li> <li><i>il est resté quelque temps sans dire un mot.</i></li> </ul> |
|--|---|---|

La référence se fait, sans difficulté, sans possibilité d'ambiguïté, du sujet syntaxique à la construction détachée ; mais examinons à présent les cas où, théoriquement, une concurrence peut s'établir : sujet et objet direct, par exemple, recouvrent tous deux des « animés », définis :

- |  |   |                                  |
|--|---|----------------------------------|
| <ul style="list-style-type: none"> <li>— A. <i>Lorsqu'il est arrivé,</i></li> <li>— B. <i>A son arrivée,</i></li> <li>— C. <i>En arrivant,</i></li> <li>— D. <i>Arrivé en retard,</i></li> <li>— E. <i>Les mains dans les poches,</i></li> </ul> | ] | <i>André a interpellé Henri.</i> |
|--|---|----------------------------------|

Toutes choses égales d'ailleurs, le sujet semble bien « l'emporter » — en ce qui concerne la référence à la construction détachée — sur l'objet ; ceci est clair pour C, D, E, où il est difficile, sinon impossible, de comprendre que « Henri est arrivé en retard », ou que « il avait les mains dans les poches » ; c'est évidemment moins net pour A et B : même si une première interprétation, intuitive, rattache le sujet à la construction détachée, une seconde lecture qui rattache l'objet à la subordonnée ou à la nominalisation, est aussi possible ; cette différence apparaît bien dans la série suivante :

- |  |   |                                  |
|--|---|----------------------------------|
| <ul style="list-style-type: none"> <li>— A. <i>Lorsqu'il est arrivé,</i></li> <li>— B. <i>A son arrivée,</i></li> <li>— C. <i>En arrivant,</i></li> <li>— D. <i>Arrivé en retard,</i></li> <li>— E. <i>Les mains dans les poches,</i></li> </ul> | ] | <i>on a interpellé Philippe.</i> |
|--|---|----------------------------------|

où A et B renvoient sans ambiguïté, et sans problème d'acceptabilité, au groupe objet *Philippe* (la présence de *il*, celle de *son*, empêchent une référence à *on*) ; il n'en va pas de même pour C, D, E, où l'on va interpréter la construction détachée comme renvoyant au sujet *on*, et non au complément. Il semble donc possible d'établir une sorte de « hiérarchie » entre les constituants, hiérarchie qui tiendrait compte des fonctions : ainsi le sujet syntaxique apparaît comme plus « accessible » que l'objet direct, lui-même plus apte à renvoyer à la construction détachée que l'objet indirect, ou qu'un circonstant, comme on peut le voir dans les exemples :

- *A son arrivée, André a présenté Marc à Philippe.*
- *A son arrivée, on a présenté Marc à Philippe.*
- *A son arrivée, on a présenté les invités à Philippe.*
- *En sortant, André fut surpris par le froid.*
- *En sortant, le froid fit frissonner André.*

(??) — *En sortant, il n'y avait personne avec André.*

On remarquera aussi que la référence se fait plus facilement avec un constituant qui renvoie au contexte, constituant déjà mentionné ; le pronom-substitué de 3<sup>e</sup> personne a ainsi une position privilégiée :

— *A son arrivée, on l'a présenté à André.*

— *A son arrivée, on lui a présenté André.*

ou encore :

— *Arrivé à 8 heures, il lui a fallu voir André, etc. (3).*

Il paraît donc envisageable de construire une échelle du type (4) :

1	2	3	4	5	6	
Sujet	Objets Circonstants	pronominaux	Objet direct	Objet indirect	Circonstants	Compléments déterminatifs

Cette progression permettrait d'expliquer, en partie, l'agrammaticalité de certaines phrases, les degrés de grammaticalité suivant, en quelque sorte, la hiérarchie des constituants :

— *Arrivé au premier étage, un maître d'hôtel me demanda d'entrer... (Proust, cité par Grévisse).*

(??) — *Arrivé au premier étage, il y avait un maître d'hôtel près de Marc.*

Mais il convient d'établir aussi une gradation à l'intérieur des cinq constructions que nous avons énumérées ; en effet, comme nous l'avons vu, les constructions A et B (subordonnée, nominalisation) sont moins « contraignantes » que C, D, E ; la subordonnée et, peut-être à un degré moindre, la nominalisation, peuvent renvoyer aux divers constituants dont nous avons essayé d'établir la hiérarchie ; il n'en va pas de même pour C, D, E, mais on peut cependant ordonner ces trois constructions : la construction « absolue » est sans doute la moins libre. On comparera :

— *En sortant, le froid l'a surpris.*

— *Sorti de chez lui, le froid l'a surpris.*

(?) — *Sa veste sur le bras, le froid l'a surpris.*

ou :

— *En arrivant, un maître d'hôtel me demanda d'attendre...*

(3) Il conviendrait évidemment d'approfondir et de raffiner l'analyse sur certains points, en particulier sur la place respective des compléments pronominaux ; comment interpréter la construction détachée dans la suite : *Est-ce qu'on a présenté André à Henri ? Oui, à son arrivée, on le lui a présenté.* De même, la place des compléments déterminatifs est loin d'être évidente et la fonction du groupe déterminé doit sans doute être prise en considération.

(4) Cette échelle, qui tente de traduire les degrés d'accessibilité d'un constituant, a bien sûr un champ d'application plus vaste que celui des « constructions détachées ». Si cette hiérarchie a d'abord été utilisée dans le domaine des subordonnées relatives (cf. Keenan et Comrie, 1977), certains linguistes essaient d'en faire le support d'une théorie syntaxique générale (grammaire « relationnelle ») (Cole et Sadock, 1977 ; Perlmutter, 1980).

— *Arrivé en avance, un maître d'hôtel me demanda d'attendre...*

(??) — *La valise à la main, un maître d'hôtel me demanda d'attendre...*

Il semble plus difficile de séparer gérondif et apposition ; toutefois, des exemples comme :

— *En arrivant, il a plu à Jacques de dire...*

(?) — *Arrivé assez tôt, il a plu à Jacques de dire...*

permettraient d'analyser le gérondif comme un peu moins contraignant que l'apposition ; mais c'est justement sur ces points intermédiaires que les intuitions des locuteurs divergeront le plus. En s'appuyant sur ces degrés de grammaticalité, on pourra construire l'échelle suivante :

1	2	3	4
Subordonnées Nominalisations	Gérondif	Apposition	Construction absolue

(le critère de classement étant la plus ou moins grande possibilité de renvoyer à un autre élément que le sujet de la proposition).

Nous sommes donc en présence de deux progressions, toutes deux entrant en jeu dans la détermination de la grammaticalité ; on peut donc s'attendre à ce qu'une phrase qui présente des caractéristiques situées aux extrémités « positives » de ces échelles soit parfaitement grammaticale ; inversement, sera agrammaticale une phrase qui contiendra, par exemple, une construction absolue (dernier degré de l'échelle des constructions) et un complément circonstanciel, auquel la construction absolue devrait faire référence. Le tableau suivant tient compte des deux progressions :

	Sujet	Compléments pronominaux	Objet direct	Objet indirect	Circonstant	Complément déterminatif
— A	+	+	+	+	+	+
— B	+	+	+	+	+	+ ?
— C	+	+	+ ?	+ ?	— ?	—
— D	+	+	?	?	—	—
— E	+	?	—	—	—	—

Apparaissent ainsi les points d'équilibre, pour lesquels il n'y a pas d'hésitation : les phrases sont classées comme « nettement grammaticales » ou comme « nettement agrammaticales », et les points pour lesquels, au contraire, un problème se pose ; que penser, par exemple, de cette traduction d'une phrase d'un roman de J.H. Chase :

— *[Parmi les passagers se trouvait une jeune fille... Une veste de daim mettait en valeur son corps svelte...]. Les seins hauts, les fesses rondes, tous les regards des hommes finissaient par se poser sur elle. (Trop petit, mon ami).*

Pour notre part, nous classerons cette phrase parmi les phrases « douzeuses » (intersection, dans le tableau, de E et de « Compléments pronominaux »), moins grammaticale que cette autre phrase, tirée du même passage : *L'œil bleu, dur, la cigarette aux lèvres, elle toisait ceux qui la regardaient avec un air de défi* (id.), qui correspondrait à E + Sujet ; cependant, la première de ces deux phrases paraît plus acceptable que : — *Les seins hauts, les fesses rondes, tous les regards des hommes finissaient par se poser sur une jeune fille* (E+ Objet indirect non-pronominal).

On peut donc s'attendre à ce que des fluctuations surviennent dans la zone « floue », qui s'étend au centre du tableau : c'est là que les jugements d'acceptabilité vont le plus varier, non seulement d'un locuteur à l'autre, face à une même phrase, mais encore pour un même locuteur, qui hésitera davantage avant de porter un jugement. La phrase suivante, tirée d'une circulaire officielle, nous paraît acceptable : — *Plus ou moins rejetés une première fois par le système scolaire traditionnel, il ne semble pas possible de leur demander de jouer cette nouvelle chance* ; elle s'analyse en : D + Complément pronominal ; à l'opposé, transformer cette phrase en D + complément déterminatif la rendrait agrammaticale : — *Plus ou moins rejetés..., il ne semble pas possible d'accepter l'inscription de ces étudiants* ; mais que dire de : — *Plus ou moins rejetés..., il ne semble pas possible de demander à ces étudiants de jouer cette nouvelle chance (?)* (D + Objet indirect) ?

3. Si nous revenons aux problèmes posés par l'enseignement de langue, problèmes dont nous sommes partis au début de cet article, nous constatons qu'il semble nécessaire de relativiser certaines notions, généralisées dans la grammaire scolaire et couramment admises comme « réelles », comme recouvrant une réalité du langage. Nous voulons parler, en particulier, des « fonctions » et des « parties du discours ». Ces notions peuvent, en effet, être discutées dans le cadre que nous venons d'esquisser : sujet, objet, circonstant, ..., qui peuvent paraître des catégories « évidentes », ne le sont pas tellement : en effet, si les définitions des fonctions se font d'après l'observation du « fonctionnement » de la langue, et non d'après les critères extra-linguistiques, logiques ou psychologiques, il est facile de voir que les limites entre certaines fonctions vont être délicates à établir ; ceci a déjà été observé à maintes reprises : une fonction étant, en quelque sorte, un faisceau de propriétés morphosyntaxiques, certains constituants vont « obéir » à davantage — ou à moins — de propriétés que d'autres. M. Gross a montré, par exemple, que la catégorie « objet direct » recouvrait des compléments à comportements différents : certains peuvent devenir sujet de la phrase passive, d'autres non ; certains sont effaçables, d'autres non, etc. (cf. Gross, 1969). Mais à ces divergences dans le nombre des propriétés vont s'ajouter les « échelles », les degrés, dont nous avons parlé au cours de cet article ; pour chacune des propriétés envisagées, la notion de « phrase grammaticale » va évoluer du « très grammatical » au « tout à fait agrammatical ». La « fonction » apparaît alors comme doublement construite : d'abord en tant qu'ensemble de propriétés, ensuite en tant qu'ensemble de propriétés qui s'appliquent à un certain degré. De même pour les parties du discours, si l'on tente de définir le verbe, l'adjectif, l'adverbe..., en considérant la morphosyntaxe de ces éléments, on s'apercevra que les catégories obtenues ne seront pas aussi rigides

que celles de l'analyse traditionnelle, puisque les structures dans lesquelles ces unités vont être étudiées sont elles-mêmes, comme nous venons de le voir, « floues » : ici encore, problème posé par le fait qu'il s'agit d'un ensemble de propriétés et de propriétés s'appliquant en termes de degrés et non en termes binaires (cf. Keenan, 1975, sur le problème des « fonctions », et Ross, 1972, sur le problème des parties du discours et, en particulier, sur les limites floues entre nom, verbe et adjectif).

— Sur un plan plus « pédagogique », une approche du type de celle qui est proposée ici nous semble comporter trois avantages, au moins.

— Elle oblige d'abord à ne pas s'en tenir à quelques exemples-modèles bien choisis et à ne pas renvoyer au domaine, plus ou moins vague, de la « performance individuelle » l'étude des variations. Les divergences qui surgissent entre les locuteurs peuvent être observées de manière plus rigoureuse : on essaiera alors de détecter sur quelle(s) échelle(s) se joue l'acceptabilité, quels sont les critères qui entrent en jeu pour conduire à une plus ou moins grande grammaticalité des phrases.

— Plus généralement, c'est la « variation » qui devient objet d'étude ; elle n'est plus considérée comme marginale, exceptionnelle, en quelque sorte, mais elle est replacée au cœur même de la langue. Puisque les règles s'appliquent, dans la majorité des cas, « plus ou moins », c'est ce « plus ou moins » qu'il faudra mettre en avant, élucider ; ce sont les facteurs — et nous avons vu qu'ils pouvaient être nombreux — de ces variations qui seront le but même de l'analyse. Tout ceci présuppose d'ailleurs une idée de la langue, comme système, sans doute (les diverses échelles d'acceptabilité sont ordonnées), mais comme système formé de « degrés », plus « instable » que ne le laisseraient penser les oppositions simples de certaines théories de la « communication » ou de « l'information » ; à ramener les fonctions du langage à des fonctions informatives, « le langage instrument de communication », on s'expose évidemment à simplifier quelque peu, à considérer que la langue doit être la même pour tous, que les règles syntaxiques s'appliquent de la même façon pour tous les locuteurs et que, finalement, les variations sont des phénomènes annexes. L'attitude adoptée ici ne va pas dans ce sens : si les locuteurs font preuve d'un certain « flou » dans leurs jugements, c'est que la langue elle-même est constituée de degrés et non de structures binaires, du moins en ce qui concerne syntaxe et sémantique.

— La pédagogie mise en œuvre sera difficilement dogmatique ; certes, il est toujours possible de présenter comme des modèles les tableaux que nous avons pu proposer, de préparer un contenu « officiel » ; toutefois, cette démarche paraît mieux s'ouvrir sur la construction d'un savoir que celle qui part d'affirmations tranchées — même si elles sont modernisantes — comme : « le complément essentiel est le groupe nominal qui obéit à telle ou telle caractéristique, etc. » ou « la construction passive s'obtient en permutant les deux groupes nominaux... » etc. C'est ici l'intuition qui est première, ou, plus exactement, la diversité des intuitions : d'un même locuteur sur plusieurs phrases, de plusieurs locuteurs sur une même phrase... Le jugement du locuteur n'est plus seulement un simple procé-

dé, un moyen pédagogique, capable d'amener à la « construction » d'une grammaire, qui est loin de correspondre aux véritables intuitions des élèves, il devient lui-même l'objet à construire.



## BIBLIOGRAPHIE

- GROSS, M., 1969, *Remarques sur la notion d'objet direct en français*, *Langue française*, 1, 63-73.
- IOUP, G., 1975, *Paramètres pour la portée des quantificateurs en langue naturelle*, in *Etudes de linguistique appliquée*, 19, 7-29.
- KEENAN, E., 1975, *Towards a Universal Definition of « Subject »*, in C.N. Li, éd., *Subject and Topic*, Academic Press, 303-333.
- KEENAN, E. et COMRIE, B., 1977, *Noun Phrase accessibility and Universal Grammar*, *Linguistic Inquiry*, 8, 63-99.
- KLEIBER, G. et RIEGEL, M., 1978, *Les « grammaires floues »*, in R. Martin, éd., *La notion de recevabilité en Linguistique*, Klincksieck, 67-123.
- KUNO, S., 1978, *Gapping: A functional Analysis*, *Linguistic Inquiry*, 7, 300-317.
- KUNO, S., 1980, *Functional Syntax*, in *Current Approaches to Syntax*, Academic Press, 117-135.
- LAKOFF, G., 1972, *Hedges: A Study in Meaning Criteria and the Logic of Fuzzy Concepts*, *Papers from the Eighth Regional Meeting*, Chicago Linguistic Society, 183-228.
- LAKOFF, G., 1973, *Fuzzy Grammar and the Performance/Competence Game*, *Papers from the Ninth Regional Meeting*, CLS, 271-291.
- ROSS, J.R., 1972, *The Category Squish: Endstation Hauptwort*, *Papers from the Eighth Regional Meeting*, CLS, 316-328.